



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Émission diffusée le 13 mars 2021

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Parcours : individu, morale et société

Œuvre : Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*

Extrait du tome 2, de « On fit faire une grande lice... » à « relire la lettre qu'elle avait entre les mains. »

Madame de La Fayette : La Princesse de Clèves, la lettre et la lice

I. ANALYSE LITTÉRAIRE

Introduction/Présentation

Mme de La Fayette se trouve à la convergence des débats des salons précieux et des considérations morales du XVII^e siècle. Ses récits, et tout particulièrement *La Princesse de Clèves* publié en 1678, peignent en effet des personnages en proie aux passions. D'une part, la complexité des sentiments et le questionnement sur le comportement à adopter dans des situations particulières n'est pas sans rappeler les discussions de la bonne société en quête d'élégance et de pureté. D'autre part, la difficulté du personnage à accéder au bonheur par un comportement moral idéal - et donc inapplicable – nous rappellent les penseurs du Grand Siècle : La Rochefoucauld bien sûr, mais aussi Pascal ou Descartes.

Le roman raconte l'évolution de la jeune Mlle de Chartres qui reçoit une éducation morale exemplaire : sa mère lui enseigne le comportement que doit avoir une femme honnête et lui expose des récits qui lui font sentir le danger des intrigues. Malheureusement, la rencontre avec le duc de Nemours lui fait bientôt réaliser qu'elle n'est maîtresse ni de ses émotions, ni de ce qu'elle en laisse paraître : la passion triomphe dans son âme.

Le premier tome dévoile peu à peu le délitement de la volonté de madame de Clèves qui ne parvient pas à résister à son inclination, ni même à la dissimuler à sa mère. Le deuxième tome nous donne à voir la victoire de cette passion sur toute sa personne. Puisqu'elle doit se résigner à l'idée qu'elle ne peut s'empêcher d'aimer le duc de Nemours, il s'agit donc de garder cette affection secrète. Mais on la voit impuissante face à celui qui renonce pour elle à la couronne d'Angleterre quand elle lui donne, bien malgré elle, de plus en plus de signes de sa passion.

Jusqu'à-là cependant, seuls sa mère et le duc ont été témoins de ces faiblesses. Dans le passage que nous allons étudier, l'incursion d'autres personnages dans la passion secrète du duc de Nemours et

de madame de Clèves va faire plonger la jeune fille dans les tourments de la jalousie, de l'envie et même de l'indignité : une lettre tombée et une chute de cheval vont précipiter le roman dans la tragédie et remettre en question le pouvoir de l'analyse.

La princesse de Clèves peut-elle se soustraire aux regards de ceux qui l'aiment ? La jalousie provoque-t-elle toujours les mêmes réactions ? Le récit de ses conséquences tragiques suffit-il à nous mettre en garde contre les passions ?

Être digne d'être aimé

- **La douleur de ne pas être aimé**

L'extrait se construit autour de deux chutes : celle d'une lettre tombée d'une poche, et celle d'un homme tombé de cheval. Chacune de ces chutes prend place au centre d'un triangle amoureux : d'une part, Madame de Thémynes raconte dans une lettre comment elle s'est vengée du vidame de Chartres qui l'a trompée avec madame de Martigues ; d'autre part le chevalier de Guise comprend que la princesse de Clèves est amoureuse du duc de Nemours et lui annonce qu'il a décidé de s'éloigner d'elle afin de ne plus en souffrir. La douleur de ne pas être aimé est donc au cœur de cet extrait. Madame de Thémynes, perfide, met en place un stratagème pour faire souffrir autant qu'elle souffre ; le chevalier de Guise, honnête, donne un nouveau sens à sa vie en partant à la conquête de Rhodes. À ces deux amours contrariés s'ajoute celui de madame de Clèves : elle croit en effet que la lettre tombée est destinée au duc de Nemours. Ce quiproquo l'entraîne dans les tourments de la jalousie et de la turpitude. Non seulement, croit-elle, le duc ne l'aime pas, mais en plus elle lui a donné des preuves qu'elle l'aime ; son orgueil blessé la persécute.

- **La cour : spectacle de la vertu**

Ces deux événements ont une répercussion d'autant plus forte qu'ils se déroulent à l'occasion des préparatifs du double mariage royal. Ce cadre ostentatoire crée une émulation au sein de la cour : « Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat ». Le spectacle qui se prépare est ainsi celui de la vertu au sens étymologique. En latin, la *virtus* est la qualité virile : chez l'homme, c'est une qualité physique qui s'exprime par la force et l'adresse mais c'est aussi une qualité morale qui implique un comportement noble et digne. La lice sera le théâtre de cette manifestation édifiante sous la forme d'une rivalité galante, puisqu'il s'agit avant tout d'y déployer les couleurs et les « chiffres » des amantes. Les soupirants sont de surcroît en concurrence lors de la partie de jeu de paume ou lors de la montée de chevaux sauvages, qui sont toutes deux des démonstrations viriles emblématiques de la Renaissance participant au pittoresque du roman. On s'y montre « digne d'être aimé » et même d'être aimé comme on le mérite, pour reprendre les termes de la lettre de madame de Thémynes. C'est là toute la question posée par ce passage : madame de Clèves souffre-t-elle de ne pas se comporter de manière vertueuse ou bien de ne pas s'être montrée digne d'être aimée aux yeux du chevalier de Guise ? Souffre-t-elle de ne pas être aimée par le duc de Nemours ou bien de lui avoir montré qu'elle l'aime alors qu'il n'en est pas digne ? Dans cet extrait la dignité ne semble plus être un comportement dicté par son éducation morale, mais par le regard de l'amant.

- **Les jeux discrets de la galanterie**

En outre, le spectacle de ces jeux constitue le vernis d'intrigues dissimulées. La galanterie se déploie dans l'ombre, les déclarations sont chuchotées, sous-entendues, elles se lisent dans les yeux bien plus qu'elles ne s'entendent. La princesse de Clèves semble vouloir y échapper en cherchant la discrétion. Elle n'apparaît parfois que comme une figurante : le narrateur indique ainsi à propos de la partie de jeu de paume que « Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entre autres de madame de Clèves ».

- **La princesse de Clèves peut-elle se soustraire à la vue de ses amants ?**

Lorsque des propos sont échangés, ils le sont toujours avec circonspection. Ainsi, le duc de Nemours fait connaître le plaisir qu'il a éprouvé après sa chute en parlant « tout bas » ; sa confiance laisse paraître sa passion dans une humilité superlative : « J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame ; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne ». Ces échanges prudents se font donc dans le « profond respect » qu'un amant doit à une femme mariée, mais ils possèdent aussi un caractère intime : ils éclipsent un instant le reste de la cour pour isoler les amants. C'est ainsi que madame de Clèves s'expose à la galanterie en voulant s'y soustraire.

En effet, cette volonté de rester humblement en retrait place parfois le personnage dans une exception qui le rend paradoxalement remarquable : « il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté madame de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. ». Ses efforts pour se dérober aux regards ne la protègent pas de ceux qui l'aiment : lorsque le duc de Nemours reprend connaissance après sa chute « il vit d'abord madame de Clèves ». De même, l'inquiétude de la jeune femme est remarquée « aisément » par le chevalier de Guise.

Fureur de la passion

- **L'âme aveuglée laisse agir le corps**

Les deux chutes vont mettre en lumière les triangles amoureux. Après la lecture de la lettre, la jeune femme examine son propre comportement. Elle se reproche « de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentiments, et de les avoir laissé paraître au chevalier de Guise », mais son introspection est erronée, son mal est plus grave encore : alors qu'elle pense que son corps agit contre sa volonté, on remarque qu'elle n'était en réalité même plus capable de penser : « Madame de Clèves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher ». Elle s'abandonne à sa peur : ce passage illustre l'idée de Descartes selon laquelle « La Passion est passivité de l'âme et activité du corps ».

- **Madame de Thémises est-elle admirable ?**

Cet échec de madame de Clèves à se contrôler est mis en valeur par le contraste qui l'oppose à madame de Thémises. En effet, l'amante blessée révèle dans sa lettre un projet insolite : elle souhaite cacher sa peine à l'amant qui la trompe et lui faire croire qu'elle ne l'aime plus. Son stratagème est un complexe jeu de masques car elle souhaite « le faire voir en feignant de [...] le cacher ». Elle parvient donc à dissimuler sa souffrance et à faire croire au vidame qu'elle ne l'aime plus en faisant semblant de l'aimer encore « d'une manière si forcée, qu'[il] en [était] encore mieux persuadé qu'[elle] ne [l']aimai[t] plus ». La lettre souligne la complexité de cette entreprise, et la princesse de Clèves y voit une victoire prodigieuse de madame de Thémises sur elle-même et sur son amant. Elle n'y perçoit pas les dangers des intrigues, ni la dimension pernicieuse du projet de l'amante blessée, « Elle trouvait que celle qui avait écrit la lettre avait de l'esprit et du mérite ; elle lui paraissait digne d'être aimée ; elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentiments à M. de Nemours. ». Madame de Clèves mesure sa propre faiblesse à l'aune des qualités qu'elle discerne chez madame de Thémises. Ce constat ainsi que sa désillusion à propos de la constance du duc vont l'amener à reconsidérer l'aveu de son inclination à son mari : « Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en était indigne ». L'aveu n'est plus seulement envisagé comme un moyen de protéger sa vertu, il s'agit désormais aussi d'une question de mérite ; c'est son mari qui s'avère digne de connaître son cœur et non le duc de Nemours, qu'elle croit infidèle.

- **Les ravages de l'orgueil**

On comprend dès lors que si l'amour contrarié a des conséquences à ce point déplorables c'est qu'il blesse l'orgueil. Sur la carte de Tendre inventée par Madeleine de Scudéry pour son roman *Clélie*, l'orgueil est représenté par un massif escarpé qui borde le chemin qui conduit de Nouvelle Amitié à la

Mer d'Inimitié. Dans notre passage, il menace tous les personnages, et prend de nombreuses formes : l'orgueil flatté par des marques d'intérêt, comme celui du duc qui revient superbement de sa chute grâce à « la joie de ce qu'il croyait avoir vu » ; l'orgueil menacé lorsque la jalousie éclate – à tort ou à raison ; l'orgueil attisé dans l'envie ressentie par la princesse pour cette femme qui a su se maîtriser afin d'accomplir sa vengeance ; et enfin l'orgueil blessé, l'humiliation face à l'incapacité à se conduire comme on le voudrait.

- **Dimension tragique**

Dans la lettre enchâssée, l'orgueil pousse madame de Thémynes jusqu'au sadisme : « J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance » et la punition est plus terrible encore qu'elle ne le crût puisque la reine comprend que la lettre est destinée au vidame. Les passions provoquent la fureur tragique, et les litotes empruntées par les amants pour exprimer leur amour contrastent avec les hyperboles qui expriment leurs sentiments. Ainsi peut-on lire que madame de Clèves « se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point, et qu'elle n'avait jamais sentie. ». Le destin du chevalier de Guise revêt aussi une dimension fatale. Il déclare en effet : « La mort, ou du moins un éloignement éternel, m'ôteront d'un lieu où je ne puis plus vivre ». L'amplification du style est corrélée à l'amplification du récit : la désillusion sentimentale entrave la volition, compromet l'honneur et va jusqu'à annihiler l'existence. La seule échappatoire semble être de se détourner de la passion comme le fait le chevalier de Guise en se lançant dans la conquête militaire. Mais puisque la princesse ne peut décentement pas « se séparer du commerce du monde », il lui faut délibérer.

- **L'expérience romanesque de la jalousie**

Madame de Chartres avait éduqué sa fille de sorte qu'elle fût préparée à ces situations, exposant les ravages de la passion mais aussi ses douceurs. Cet apprentissage est une mise en abyme de l'édification proposée par Mme de La Fayette. En effet, elle ne nie pas le plaisir ressenti par la jeune femme à l'idée que le duc puisse connaître ses sentiments puisqu'elle précise que « cette dernière douleur n'était pas si entière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur ». La jalousie est donc précédée d'une émotion heureuse, et la princesse s'en souviendra lorsqu'elle renoncera au bonheur d'aimer le duc de Nemours à la fin du roman. Le quiproquo de la lettre a été pour elle une mise en garde. Certes, elle n'a pas été trompée, mais elle a ressenti le déchirement de la trahison, et cela lui a servi de leçon comme elle le lui déclarera : « je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de madame de Thémynes, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux. ». De même, l'auteur nous permet de vivre de façon fictive la jalousie : en nous identifiant à la princesse de Clèves, nous apprenons à connaître la fureur des passions et à nous en méfier. C'est en cela que le roman de Mme de La Fayette a été salué par le siècle classique qui admire la vertu et cherche à inspirer la morale aux lecteurs et aux spectateurs ; de la comédie à la tragédie en passant par les fables et les maximes, les auteurs nous permettent de mesurer mais aussi de ressentir combien les passions sont violentes.

Faiblesses de l'analyse

- **Réflexion n'est pas raison**

Si cet extrait nous permet d'envisager les passions comme une menace, il semble aussi nous mettre en garde contre l'idée que l'on peut s'en protéger grâce à la raison. Notre esprit nous donne parfois le sentiment d'un contrôle sans fondement : c'est la passion qui nous gouverne et non la raison. La princesse réfléchit, s'interroge, se fait des reproches et prend des résolutions, mais elle ne se rend pas maîtresse d'elle-même car son amour aveugle son âme.

- **La passion aliénatrice**

Premièrement, on observe que la réflexion n'arrive qu'après la faute. L'introspection de la princesse ne prend place qu'une fois son âme apaisée : « après s'être remise de la frayeur qu'elle avait eue ». De même, madame de Thémynes ne mûrit son plan de vengeance que grâce à un éloignement de la

cour et du vidame : « Je feignis d'être malade [...] Je voulus avoir du temps pour résoudre de quelle sorte j'en devais user avec vous ». L'émotion nuit au raisonnement : la passion aveugle, elle obsède. L'héroïne ne parvient pas à se détacher de la lettre : « Madame de Clèves lut cette lettre, et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu ». Cet objet lui fera même oublier ses obligations et lui ôtera le sommeil : « Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger et relire la lettre qu'elle avait entre les mains. ». L'auteur nous laisse entendre les pensées de madame de Clèves, mais le style lui-même nous permet de comprendre que ses délibérations n'aboutissent qu'à l'effusion de ses remords. Les exclamations révèlent un personnage emporté, incapable de la distance nécessaire à un raisonnement correct : « Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés ! Combien se repentit-elle [...] ! »

- **Leçon d'humilité**

Et c'est la deuxième leçon de cet extrait. Les résolutions prises sous l'empire des émotions ne sont pas opportunes car elles ne sont pas fondées sur une analyse juste. Le narrateur intervient pour souligner la méprise de madame de Clèves : « elle se trompait elle-même ». Madame de La Fayette semble ici nous mettre en garde contre le danger d'une sensation de contrôle illusoire. Il ne s'agit pas seulement de remettre en question nos actes et notre conscience, il faut le faire avec un esprit reposé, unique moyen d'atteindre la sagacité. La jeune femme se trompe tellement sur sa situation qu'elle se console « de penser au moins, qu'après cette connaissance, elle n'avait plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle serait entièrement guérie de l'inclination qu'elle avait pour ce prince. ». Quelle prétention ! La suite du roman nous montrera les conséquences de cette lourde erreur, et nous enseignera l'humilité indispensable pour accéder à la perspicacité.

Conclusion

Ainsi, madame de La Fayette nous propose-t-elle un tableau des intrigues désastreux. Cet extrait nous montre comment l'orgueil précipite les amants dans le tragique. Les jeux de la galanterie mettent en place le spectacle d'une vertu superficielle : l'honnêteté y est remplacée par le souci de plaire. La fureur emporte ceux qui ne peuvent maîtriser leurs passions : non seulement ils subissent physiquement la douleur provoquée par la jalousie, mais en plus ils croient raisonner quand ils sont sous l'emprise de l'émotion qui les aveugle. C'est pourquoi la vertu n'apparaît accessible que dans l'acceptation de notre propre faiblesse, de notre misère, dans une humilité profonde, une foi austère et personnelle qui semble ne pouvoir s'accomplir qu'en s'éloignant de la vie mondaine.

II. QUESTION DE GRAMMAIRE : la négation

Remords, renoncement et refus : la négation comme moyen d'expression de la lutte

Le passage évoque les luttes intérieures des personnages, leurs remords ainsi que leur détermination à renoncer à un amour qui les blesse. C'est pourquoi les tournures négatives y sont particulièrement nombreuses. En outre, la langue classique affectionne tout particulièrement la délicatesse permise par ces constructions, que ce soit du point de vue de la bienséance ou du style. Ainsi, l'auteur s'appuie sur la négation pour produire une grande variété d'effets.

La négation dans la langue classique : définition et limites

La négation ne peut se définir par le seul recours à des adverbes de négation.

En effet, une phrase peut avoir un sens positif alors même que le verbe est encadré par des adverbes de négation ; ce que l'on constate dans la phrase : « Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! ». La négation associée à la forme exclamative est ici un tour rhétorique qui souligne le nombre important d'interrogations du personnage. Il s'agit effectivement de mettre en valeur la dimension hyperbolique de cette introspection et de laisser entendre qu'aucune considération n'a été négligée.

Par ailleurs, il convient de rappeler que dans la langue soutenue l'adverbe discordantiel « ne » peut suffire à produire un énoncé négatif : « le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution ». Le choix du forclusif est aussi beaucoup plus étendu au XVII^e siècle et l'on en trouve dans ce texte de nombreuses formes : « pas », « point » ou « guère ».

Il faut néanmoins veiller à ne pas confondre cet adverbe négatif « ne » employé seul avec le « ne » explétif qui ne modifie pas la polarité de l'énoncé. Dans la proposition « elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même », le mot « ne » participe à l'élégance du style, au rythme et à la fluidité de l'expression sans altérer le sens du verbe.

Enfin, la syntaxe du XVII^e siècle n'était pas régie par les règles que nous employons aujourd'hui. Ainsi, on pourrait s'étonner de constater que les deux adverbes ne sont pas toujours soudés lorsqu'il s'agit de modifier un infinitif passé : « Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée [...] de n'avoir pas suivi la pensée » ou un infinitif qui possède des compléments : « « je résolu de ne vous la point faire paraître. ».

Les différents degrés de négation

Si la langue française n'entend que deux polarités (la polarité positive et la polarité négative) nous sommes toutefois ici en présence de nombreuses nuances de sens.

La restriction exprime l'exclusivité et n'est donc pas négative. À son opposé, la négation associée à un adverbe intensif peut produire un euphémisme. Ainsi « cette dernière douleur n'était pas si entière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur » permet de rendre compte de la satisfaction de la princesse de Clèves sans pour autant mettre en doute sa vertu et son sens moral. L'expression est ici délicate car elle exprime la faiblesse du personnage de manière très atténuée.

On distingue la négation syntaxique de la négation sémantique.

- **La négation syntaxique encadre le verbe d'adverbes de négation.**

La négation totale nie tout le procès du verbe. Dans les négations totales « avoir un prétexte de ne vous point voir et de ne vous point écrire » on entend la détermination de Mme de Thémis qui souhaite s'écarter du vidame de Chartres. Elle rompt tout lien qui exposerait sa fragilité.

La négation partielle porte sur un élément précis de la phrase et ne nie qu'une quantité, une durée, une fréquence, une personne ou un objet. Dans la phrase « Le chevalier de Guise ne la laissa pas longtemps dans l'espérance que personne ne s'en serait aperçu. », la première négation a une portée temporelle, la seconde porte sur le sujet. Ainsi le lecteur ressent tout particulièrement la dilution de la sérénité de madame de Clèves : elle a cru que sa frayeur pouvait n'avoir pas eu de témoin, mais ce moment d'espoir ou de doute n'a pas duré.

Par ailleurs la négation partielle permet l'antéposition de l'adverbe qui limite la portée de la négation : « Jamais affliction n'a été si piquante et si vive ». Cette antéposition apporte de la concision et de la force à la phrase qui souligne l'exception de l'émotion. Les deux intensifs augmentent la valeur hyperbolique de l'expression ; l'auteur exprime ici la jalousie dans toute sa force.

- **La négation sémantique est extérieure au groupe verbal.**

La préposition « sans », par exemple, permet de faire porter la négation sur un élément précis. Dans la phrase « Madame de Clèves lut cette lettre, et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu » la préposition permet l'introduction d'un complément circonstanciel qui vient ajouter un degré d'ineptie au comportement du personnage.

La préfixation permet aussi la construction lexicale de mots de sens négatif. Les mots « indignité » ou « infidélité », par exemple, sont composés à l'aide du préfixe *in-*. Ils désignent des défauts et soulignent la transgression, puisque l'on entend en eux les qualités équivalentes et recherchées que sont la dignité et la fidélité. De même le « désordre », le « désespoir », « insupportable » ou « malheureux » sont construits par la privation d'un sentiment positif. Cela rend plus sensible encore le fait que la passion pousse les personnages dans un état de déséquilibre, éloigné de la maîtrise et la stabilité morale attendues et souhaitées dans la noblesse.

Toute la richesse de la langue française s'exprime enfin dans **la double négation**. La préciosité du langage de ce roman a souvent recours à ce genre de tournure qui permet l'humilité, la délicatesse ; telle une main de fer dans un gant de velours, la double négation fait entendre toute la force d'une idée de manière feutrée, notamment lorsqu'elle produit des litotes. Lorsque Mme de La Fayette exprime l'inquiétude autour du Duc de Nemours lors de son retour après sa chute, la double négation montre bien qu'il s'agit d'un mouvement général : « il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles » mais la suite de la phrase va apporter une réserve grâce à deux négations sémantiques : « excepté madame de Clèves qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir ». L'auteur montre ainsi que la princesse laisse voir son émotion bien malgré elle. Son comportement, loin de la faire passer inaperçue, n'a rien de naturel et la place à part. Ainsi, la double négation souligne les échecs de la princesse de Clèves dont les efforts l'éloignent de la vertu qu'elle poursuit et espère avec tant d'empressement.